

LES PETITS ESSAIS D'ENTHOUSIASME

A la gloire  
de Böcklin

par PAUL GERARDY

EN VENTE CHEZ GNUSÉ

AU PONT-D'ÎLE, A LIÈGE

A LA GLOIRE DE BÖCKLIN

**DU MÊME AUTEUR :**

**Chansons Naïves**

**Pages de Joie**

(Liège, chez GNUSÉ).

**A PARAÎTRE :**

**Les hymnes à la nuit,**

**les chants spirituels**

**et poésies diverses de Novalis.**

Traduction française.

(Paris, LIBRAIRIE DE L'ART  
INDÉPENDANT.)

Au chantre de la vie farouche et tragique,  
au grand poète

**Emile VERHAEREN**

je dédie cet hymne d'admiration et  
d'enthousiasme.

P. G.

Deux génies s'éteignent au soir de leur  
joie profonde et grave.

Leur gloire illumine les cieux, là-bas,  
des barbares Germanies.

Zarathustra, le très sage, destructeur  
d'inanes autels, créateur de vie nouvelle,  
frère de Dionyos ! Il s'en vint parmi le  
monde aux rythmes sonores de sa joie,

de son rêve de joie vers le surhomme en beauté, en force et en santé, enfin surgi en la liberté plénière sous le grand soleil lumineux :

Frédéric Nietzsche.

Et de l'autre aussi l'image s'éclaire de soleil splendide.

Il a senti toute la beauté de vivre, il a su sa libre grandeur humaine, il ne connut jamais l'entrave des lois. Son unique souci fut d'écouter les rythmes de la grande Panthée et de se fondre en eux entièrement :

Arnold Böcklin.

---

Cependant que nous exerçons en des subtilités d'esthétique l'acuité de nos intellects, un sommeil lourd s'appesantissait sur les graves Germanies. L'effort physique relégua l'intelligence et l'Allemagne se dressa dans la force brutale et roide.

Et depuis que s'étend l'influence abâtardissante des borusses mi-slaves, les peuples germains, sous le spectre dur du roi-soudard, triment songeusement

à l'œuvre sans orgueil. Les âmes s'amol-  
lissent et tandis que se rétrécit toujours  
l'horizon cerclé de fer, peu d'intellects  
couvent la révolte et vivent de tout leur  
effort vers les splendeurs au loin, delà les  
gibets futurs.

L'aîle noire d'un sommeil d'ennui  
plane sur la pensée allemande.

Böcklin et Nietzsche, avec d'autres  
rares maîtres, tels Stefan George, Max  
Klinger et Hugo Wolf, découvrent des  
horizons neufs à l'art de leur race.

Personnalités violentes, entièrement  
distinctes, ils restent incompris. Leurs  
voix splendides claironnant le réveil ne  
parviendront que tard à dissiper le som-  
meil de leur race.

On dirait pourtant qu'en Allemagne, il  
est de rares gens au saut du lit en ce  
moment et qui se frottent les yeux que des  
restes de cauchemar encore hébètent.

Tandis que nous nous perdions vers  
quelles naïvetés primitives, vers aussi  
quelles grâces fragiles et malades des dé-  
cadences, deux génies merveilleux là-bas  
en le sommeil des barbares Germanies  
chantaient l'hymne mélodieux et profond  
de la vie.

Nos regards vers ces héros ! En un  
milieu léthargique et létifère Böcklin et  
Nietzsche eurent la foi taciturne et grave  
des révoltés sublimes, en avant de leur

âge, précurseurs conscients des splendeurs futures.

Solitaires et méconnus, ils sentirent la tristesse de leur terre et de leur race brumeuses. Ils s'en furent, pieux pèlerins, vers l'empire radieux du soleil.

La puissante renaissance de l'ancestral panthéisme incendia leur sang. En Italie, en Grèce ils vécurent, au bord de mers lumineuses, le souvenir d'humanités plus belles.

Et, par des chemins divers, tous deux ils surent instaurer, sous le soleil glorieux d'une méditerranée, le culte seul vrai et éternel de la chair, de la forme et de la vie.

---

Böcklin est le philosophe profond de la vie, de la vie toujours rythmique et belle. Il sait que tout vit, il comprend la vie des rocs et sait quel rêve hiératique taisent les arbres.

Et nous voici qui touchons des mots essentiels, de pauvres mots pourtant qu'on a jetés comme un voile de lumière sur tant de modernes médiocrités. Ces mots :

Mysticisme et symbolisme.

Sentir, vivre la vie formidable de la



grande Panthée, la vie simple de tout; s'émouvoir de l'âme qui rêve dans les yeux des vierges, qui sommeille dans l'arcane effrayant de la pierre; jouir du mystère radieux des choses, y vivre et puis d'une voix émue et tremblante d'indicible joie balbutier tout cela, le fixer d'une main tremblante et pieuse : Mysticisme.

Et puis, entre toutes les choses significatives choisir celles qui contiennent la plus grande et la plus splendide parcelle de l'âme subtile, celles qui reflètent les autres dans leur songe plus profond, celles que leurs formes plus parfaites rapprochent davantage de l'unité essentielle, du rêve suprême; dire ces choses de voix claire et belle et ferme et sans vertige au bord de l'abîme, parce qu'au-delà de l'abîme on se sent soi-même le dieu qu'on fixe, ébloui de joie : Symbolique.

Comprendre, sentir, vivre la vie infinie

et mystérieuse et puis l'objectiver en ses formes les plus belles qui sont les plus universelles, Léonard et Michel-Ange et Goethe et Beethoven l'ont su faire : de là leur grandeur et leur simplicité.

Mais qu'on ne s'y méprenne pas ! Peindre la voix des cloches par des flots d'ascendantes lignes parallèles, c'est naïve sottise, et ce jeu peut plaire à MM. Toorop ou Thorn Pricker.

Ou encore, pour exprimer la vie de la forêt, traiter les arbres de géants escaledeurs d'azur; pour dire la vie d'une locomotive, la montrer haletante, affolée, tapageant, toussant : c'est facile, mais fâcheusement puéril et cela peut suffire à M. Zola et à ses imitateurs. Mais qu'on n'appelle pas cette grossièreté vie, mysticisme, symbolique. — Blasphème !

Franz Stuck déjà nous intéresse davantage. Les contingences très souvent l'écrasent et lorsque, en ses figures, il

s'approche de la beauté, des accessoires inutiles et injustifiés détournent son attention de l'essentiel, et l'artiste, qui voudrait s'élever au suprême symbole, s'arrête à cette généralisation plutôt superficielle et inférieure, l'allégorie.

Léo Samberger sait amener l'âme de ses personnages à la surface des yeux comme un tortionnaire amène l'aveu aux lèvres du coupable. Chez cet artiste mystique se voit l'ascension lente vers la sérénité olympienne du symbole. L'emportement satanique des primes œuvres se calme peu à peu et on sent proche le moment où le peintre aura vaincu le démon et l'aura réduit au juste esclavage de la forme.

Mais voici l'idéal réalisé. Böcklin intitula l'œuvre : le drame. Et voyez en la simplicité grandiose : droite et grande, les traits de calme et sévère majesté, une femme dresse sa beauté fière au-delà

des réalités. Rien, aucune contingence n'amoindrit l'essentiel symbole. L'artiste moindre eût voulu tout un attirail de choses soi-disant significatives ; il eût sans avantage contracté la figure de son personnage en d'inesthétiques et douloureuses grimaces. Böcklin a mieux senti la beauté. Elle est olympienne et sereine et belle, son œuvre, et pourtant rien ne saurait en égaler le tragique grandiose et simple.

---

Mais ce n'est seule que la pensée germanique gravit les sommets de cet Olympe des formes pures et sereines. Il lui faut enchaîner des démons grimaçants et macabres, il faut que le soleil perce les brumes de mystère : Il faut l'effort et la lutte de l'esprit vers la joie d'or qui s'épand aux lointains profonds de l'horizon.

Effort et lutte, à travers les âges, grandioses !

Et lors, leur plus superbe épanouissement :

Migrations des peuples, instants les plus sublimes, les plus inouïs, les plus frénétiques des humanités ! Alaric, Genséric, Attila, Théodoric, héros divins qui saviez vivre, divine Rome qui savait mourir !

Sous les tentes nomades au nord et à l'est des chantres étaient venus :

Nous venons de l'azur des pays inconnus,

Levez vos tentes, levez vos tentes !

Il est des palais où l'on chante au bord des mers d'azur,

Dans les jardins moles et calmes luisent des fruits d'or.

Levez vos tentes, levez vos tentes !

Les femmes, elles sont belles, elles sont folles et vos baisers

Feront courir de longs frissons dans la soie noire de leurs cheveux.

Levez vos tentes, levez vos tentes !

Il est des vins rouges, rouges comme du sang dans des coupes d'or.

Le soleil chante sur les champs immenses et calmes.

Levez vos tentes !

Quelques-uns furent crédules. Ils passèrent les monts et la plaine, les grands barbares blonds ; et après de longues douleurs, de sanglantes fatigues, ils arrivèrent sous les cieux divins, et tout était plus beau que ne l'avaient dit les chantres ! Dans la grande Rome, légionnaires ou portefaix, ils mouraient heureux.

Cependant la légende s'en alla à travers le pays patrial. Des frères plus nombreux partirent aussi et d'autres encore et Rome s'emplissait de blonds barbares. Tout le

monde bientôt sut la légende et alors on se rua, peuple sur peuple tomba dans l'empire étonné. Du sang, beaucoup de sang sublima la volupté. L'empire était pantelant, l'empire mourait.

— Ah ! l'empire revivait arrosé de sang frais, il revivait splendidement bientôt dans le sang germanique et voici que surgit à travers les siècles — légende sublime de rêve et de sang — le Saint Empire Romain de la Nation Germanique !

Mais ceux qui continuaient à cultiver le sol patrial répétaient la ballade. Des rayons nouveaux venant de là-bas illuminaient l'horizon. Une aurore se fit et ceux qui se sentirent au front un destin plus haut s'en couraient vers là-bas, vers le soleil.

« Kennst du das land wo die zitronen blühen ? »

Goethe encore chante l'air mélancolique et joyeux.

Etrange besoin des races germaniques : pour objectiver, pour donner la vie et la forme et la sérénité à leurs rêves grandioses, il faut que le Midi les ait éclairées de sa pleine lumière. Les philosophes et les musiciens savent rêver dans les brumes patriales. Mais les poètes, les peintres, les sculpteurs ont un besoin insurmontable de s'éclairer pour vivre, au soleil du Midi. Un sentiment étrange et intense, la *sehnsucht*, cette langueur véhémence les entraîne. Ceux que le sort retient du pieux pèlerinage s'étiolent et meurent ou bien, désespérément, jusqu'à la folie, ils cherchent la Grèce avec leur âme.

Quelques-uns sentirent sous leurs larges fronts palpiter l'immense génie ; désolément, ils puisèrent leur gloire en leurs âmes. Et voici sourdre des esthétiques neuves, uniques. Ils créèrent une beauté nouvelle, nocturne, inouïe et féroce. Mais ceux qui purent aller vers la clarté joyeuse

de l'art antique ou renaissant s'en revinrent transfigurés : ils créèrent les œuvres de grâce harmonieuse, éternelles, sereines de leur race.

Les œuvres de Böcklin sont l'hymne de la beauté forte et claire. Tout le poème de la bonne joie, de la vie immense et multiforme chante en lui. Aucune grimace d'ascétisme n'attente aux splendeurs des formes. Il ignore cette phtysie que les naïfs appellent *âme* et qui distend vers quel vague au-delà les yeux des vierges que peignent les préraphaélites. Il ne commet jamais le sacrilège de séparer l'âme et la matière : il les sait unes, mêmes et identiques.

La chair s'épanouit ici libre et belle. La vie anime les formes qui se meuvent en rythmes selon la nature, selon les éléments qui vivent aussi d'une vie simple et joyeuse.

L'esprit de Böcklin dès sa jeunesse s'en alla vers les merveilles des temps helléniques et romains. Son génie sut ranimer les mythes et leur restituer l'âme — c'est-à-dire la forme et la vie — perdue à travers les siècles.

Car ce n'est pas le vain plaisir de renouveler des plasticités anciennes, de conter une fois de plus une fable folâtre et charmante qui guide l'artiste : il a senti en lui-même la divine vérité de ces mythes abolis et toujours triomphants. Il a compris tout ce panthéisme grandiose que des poètes trouvèrent pour les hellènes, et que « c'étaient des *créateurs*

qui créèrent les peuples et suspendirent au-dessus de leur tête une foi et un amour : Ainsi ils servirent la vie. »

Böcklin n'est pas un peintre archéologue. Son amour a vécu la grande vie qu'il recrée : Il la sent qui vibre au fond de la matière divine, cette âme que de puérils artifices ne parviennent à insuffler aux savantes œuvres des préraphaélites.

Pour ranimer les imaginations helléniques, Böcklin les transplanta dans le sang de sa race et voilà que leur foule prestigieuse se meut et dit tout le poème de vivre, toute la joie et toute la lumière encloses au giron de la matière profonde.

Et voici Diane chasseresse, l'âme radieuse et folâtre des forêts. Elle est lasse de vent harmonieux ; elle s'est couchée,

elle dort. Et voyez les vilains rieurs, les faunes sans morale qui vagabondent ! Ils l'épient, ils l'écoutent, — oh la joie de leurs visages barbus !

*Au jeu des vagues.* Les syrènes aux cadences des flots rythment leur joie et les tritons poilus, les voilà qui s'efforcent et font écumer l'onde à larges coups de queue, et leurs faces se convulsent libidineuses, vers les beaux corps qui fuient harmonieusement. Et le gros centaure là-bas qui voulut prendre part au jeu, il s'époumonne, il s'arrête essoufflé, effrayé de s'être si loin aventuré dans la mer.

Et comme ils sont bien, tous ces êtres, l'âme fuyante et joyeuse des éléments — syrènes et tritons ; comme les flots les caressent et nacent doucement leurs chairs — tandis qu'ils se pressent, colères, autour de l'intrus qu'ils arrêtent, du centaure effaré et bouffon.

Et tout le rire familier, l'innocence des jeux et leur sensualité ingénue !

C'est Pan sur la colline apparu, se riant de la débandade des chevriers effrayés.

Des faunes, et leurs yeux de toute leur luxure étonnée se tendent vers le corps adorable, vers la belle fille épeurée que le hasard malin de leur filet vient de ravir aux ondes marines.

A fleur d'eau un rocher : et la nonchalance de la néréide s'y étale et sa main familière caresse l'éclat céruléen d'un monstre marin, cependant qu'un triton éperdument clame à sons de conque vers l'horizon lointain.

Et ailleurs encore, tandis que la mer roule la frénésie grondeuse de ses flots au gré de la tempête, deux tritons s'ébattent sur leur roc et la conque mêle ses sons joyeux aux bruits de la tempête amie.

Tritons et syrènes, satyres et faunes, peuple prodigieusement païen, âmes subtiles et joyeuses du monde, rythmes de la terre !

Ceux qui prêchent l'ascétisme et la mort, les contempteurs de la joie et de la chair s'en aillent d'ici. Il n'est pas besoin de sauveurs ici ni de moralistes et que Socrate traîne ailleurs la grimace de sa face vicieuse. La beauté de la grande Panthée pour toi se subtilise en joie et en rythmes essentiels, ô peuple divin d'être ainsi selon la nature en la jeunesse neuve dont le nouveau dieu ranima tes formes éternelles !

---



Et toute la grandeur humaine, âpre et stoïque, des mythes grecs, Böcklin la comprend aussi profondément.

La barque lente s'en va comme en songe vers l'ilôt calme et silencieux, les champs des bienheureux. L'eau tranquille porte les ombres pensives vers le bosquet serein qu'aucun souffle n'agite; et la joie plane si grave, si belle.

Ou bien, voici, en son sanctuaire de rocs et de pins, idole rigide de la force,

Héraklès. Et les éphèbes viennent en longs manteaux blancs à travers la plaine. La sérénité pensive, l'austère paix, le frisson de la majesté proche, régne.

Ou encore : se dressant dans les cieux noirs, un roc gigantesque qu'assiège la fureur tumultueuse des vagues. Et sur le roc, étendu dans les cieux tragiques, l'immense Titan tord vers les nues la révolte et la menace de son corps douloureux.

Tragédie grandiose, là stoïque et sereine, ici âpre et ardente, mais sans grimace toujours et rythmique et belle.

---

L'hymne de la chair, le poème de clarté joyeuse, l'harmonie prodigieuse des rythmes éternels, le frémissement de rêve et de vie et de rire du grand Pan — et tous les faunes en ronde autour de la croix qui tombe !

Et notre prière s'en vient :

Chair divine et calomniée, chair subtile et harmonieuse, douloureuse raison de la matière.

Mère radieuse des formes, chair voluptueuse et héroïque.

Lents et la tête penchée nous revenons du pèlerinage décevant aux lointaines chimères. Nous avons reconnu que nous nous égarions vers les ombres que tu projettes au loin des horizons sur les chemins.

Et voici, pour notre salut, que des héros, d'un geste impérieux et magique, nous barrent l'horizon illusoire et leurs regards nous forcent au retour vers les collines qui dressent tes trônes dans l'azur. Et ceux-là, nous les voyons divins de t'avoir vengée de la race des moralisateurs, des blasphémateurs de ta royauté splendide !

---

Böcklin fit de la peinture chrétienne aussi.

Une mère du Christ, lamentable, éperdue, jetée sur le corps roide de son fils. Ou vieille et les yeux emplis de désespoir, elle tient le corps exsangue et sublime sur ses genoux.

Et voici encore la descente de Croix : Au pied des croix dont deux supportent encore des cadavres hideux et bestiaux, le doux corps de Christ, anéanti,

lamentable mais si beau de noblesse et de douleur humaines, est soutenu par ceux pour qui il fut avant tous précieux. La Vierge, vieille et héroïque défroque crispée qu'un miracle de volonté fige là, agenouillée, en un geste anguleux serrant dans ses mains sa tête défaillante. Et le vieux juif d'Arimatee prodigue sa bonté et Madeleine défaillante s'anéantit de ne pouvoir réveiller de son songe trop profond l'amant divin...

Et comme elles sont au delà du principe actuel des religions, ces œuvres merveilleuses !

C'est la foi énorme et sombre, le cauchemar de deuil et de larmes, la foi hallucinée de la croix et des tortures et l'humanité écrasée gémit de son néant, tel ce solitaire qui gravit, nu et avec du sang aux genoux, les rocs parmi les ronces et les pierres aigues et les cris des corbeaux effarés, vers la croix rustique et sombre — féroce et ridicule.

L'intensité de passion désolée de ces œuvres effrayera le lamentable troupeau des brebis du Seigneur et devant elles, comme devant l'atroce et neuf crucifiement de Franz Stuck, les églises se fermeront, épouvantées.

Comme en ces œuvres de panthéisme aux ressouvenances helléniques Böcklin chantait toute la splendeur de vivre, il dit en ses scènes chrétiennes la désolation de la chair divine que détruit la mort.

Et c'est bien hors la vie, hors du monde et dans l'absolue désolation que Böcklin a conçu ses œuvres. La Mort plane. La Vierge semble la mère elle-même, l'aïeule Erda, spectatrice des éternels recommencements. Il n'est pas

d'espoir ici. L'angoisse regarde la terre accueillante et ne lève pas les yeux vers les cieux vides. Les bourreaux ont fui. Les larrons barbus, frères malheureux des satyres et des tritons, tendent sur l'épaisse croix l'ironie de leur chair vicieuse vers le ciel. Le disciple bien aimé s'érige, immobile, et Madeleine se désole vers l'horizon vide, là-bas.

Mais combien plus belles encore, plus absolument belles. les deux œuvres où la mère se meurt d'angoisse auprès du corps bien aimé — tous accessoires abolis, elle et lui !

---

Mais la mort n'est pas toujours la grimaçante faucheuse de rêves. Parfois elle s'en vient fraternelle, attendue, lorsque s'écroulent les douloureux espoirs.

La voilà, fantasque consolatrice des Lénore's éplorées, qui chevauche à travers les somptueuses automnes. Le long manteau sombre s'anime au vent et tandis que la ferveur allanguie du soleil malade trouve l'ombre forestière, le coursier s'effare et s'ébroue de cette frénésie d'ors et de couleurs éparpillés dans la lumière.

Comme une joie formidable, triste et tragique, plane en cette œuvre.

Et c'est ainsi souvent qu'en l'épopée böcklinienne la douleur revêt avec la beauté une sérénité amicale et comme joyeuse. Une joie funèbre chante en la magie d'une indicible attirance au mystère des halliers et des bosquets sacrés.

C'est que, formidable, et telle que sur ce pont branlant, ici, les guerriers, voluptueusement, s'élancent vers la mort des héros, la vie éternelle se rue en la tragédie des infinis métamorphoses.

Et la joie est sainte, toujours, et grave et consciente de n'être qu'un rythme plus pur de la matière fatale.

Dans d'autres œuvres de Böcklin l'homme se meut, harmonieux et libre, au milieu de la nature sympathisante. Ici le symbole, le dieu se diffuse, se fond et disparaît dans la vie universelle.

Le peintre se plut quatre fois à évoquer cette femme en noir, qui, au pied d'une villa qu'entourent de hauts arbres droits, s'immobilise, songeuse, au bord de la mer. Que différente l'impression de ces toiles semblables ! Selon le geste de la mélancolique songeuse le paysage

et le ciel et la mer se transforment : ils se mettent au diapason des sentiments, de la mentalité de l'essentiel et souverain être humain.

Une prodigieuse sympathie courbe les peupliers sous la tempête, assombrit et bouleverse le ciel, affole en houles la mer et vêt d'ombre la villa tandis qu'elle se tient désolée et tragique, la femme en noir, petite et comme perdue et qu'on sent pourtant le point essentiel où converge, comme vers sa conscience prodigieuse, toute la douleur de l'immense nature.

Mais voici que l'aurore appâlit l'ombre. Est-elle restée au bord des flots, toute la nuit, et la tragédie de la nature bien-aimante sut-elle calmer sa mélancolie ? Car la voilà, immobile toujours, la dame en noir au bord de la mer, la voilà seraine comme si l'aurore avait souri au sacrifice de sa tristesse. Et les arbres ont

des bruissements si subtils, la villa est paisible et claire et la mer, caline, se joue sur les galets, tandis que la femme a dévoilé du manteau noir son visage et songe au loin où sa mélancolie s'est éparpillée dans la nature.

Aucunes paroles ne sauraient dire le charme profond et pénétrant de cette œuvre, ni, après une nuit sans sommeil, angoissée et douloureuse, cette exquise sensation de détente et de calme lassitude que semble effuser sur le paysage harmonieux, son âme humaine.

Arnold Böcklin, l'hiéreur ému de la grande nature, mieux que tout autre sait dire l'eurythmie des sites amènes.

Oh la volupté harmonieuse, le calme, la sérénité divine, l'austérité amicale des paysages où se complait l'âme du peintre !

La drève aux arbres graves et vieux, gardienne en son ombre sacrée des rites essentiels. L'autel se dresse en pierres frustes et le sacrifice s'effume. La piété des prêtres s'agenouille et d'autres encore s'en viennent, pensifs, en la majesté

d'amples vêtements blancs ; ils s'en viennent, les purs servants de l'aube, vers le joyeux sacrifice.

La porte de fer se clôt sur le bosquet sacré — le bosquet qui au loin s'étend pieusement de toute la vie frémissante de ses arbustes voluptueux et sensés. Et la licorne est là, couchée, qui veille, la gardienne des insondables mystères.

Mais voici l'artiste ému au silence de la sylve antique : soutiens des nues, colonnes de quelque architecture de géants, les arbres droits et durs s'élèvent ; la licorne étrange et fabuleuse arrête sa marche, la vigilante porteuse du fardeau précieux, de la fée radieuse qui rêve de choses divines et lointaines.

Ailleurs Böcklin nous mène en l'enchantement d'azur profond, de joie comme résignée, désolée, et d'accueillante gravité des sites d'une Italie de rêve. Ruines songeuses au bord de la mer,



villas de paix et de prière et la piété et le deuil souriant toujours des cyprès et des peupliers élevant au ciel la caresse de leurs cimes mélodieuses — et la mer là-bas, l'âme génitrice de la terre — l'immense et mystérieuse !

Car Böcklin est le poète de la mer, d'une Méditerranée de beauté lumineuse et sereine, faite à souhait pour la joie d'Aphrodite : au mystère des profondeurs les syrènes font chanter la magie des harpes et la surface des eaux s'étend en rythmes mouvants, propice aux ébats des néréides et des tritons et porte les calmes déesses vers de lointaines cités de songe.

---

Tout le chant de la lumière vibre en telles œuvres de Böcklin. La clarté douce effuse une atmosphère de songe autour des bosquets sacrés, sur les villas calmes que gardent, au bord des mers, les peupliers hiératiques.

C'est la lumière divine et grave, la mère des couleurs et des formes, la douce joie, la sainte beauté de l'âme universelle. C'est Indra, créateur du monde, dont l'extase du pieux ancêtre, du poète du Rig-Véda, balbutie la gloire. « Le ciel,

le divin Azur, s'incline devant Indra, devant Indra s'incline la grande Terre. »

Et pour que le cœur nous batte de plus de joie vers le culte ému des ancêtres au fond de nous-mêmes revivant, écoutons tout ce poème divin de la lumière que chante Novalis avant sa fuite nostalgique vers « la sainte nuit, inexprimable, pleine de mystère ».

« Quel vivant, doué de sens, ne préfère à tous les phénomènes merveilleux de l'espace autour de lui épandu, la tout réjouissante lumière avec ses couleurs ses rayons et ses vagues, sa douce ubiquité lorsque le jour s'éveille ? Comme l'âme la plus intime de la vie le monde gigantesque des constellations la respire et nage en dansant sur ses flots bleus. La pierre étincelante au repos éternel, la plante sensée qui suce et le sauvage, ardent et multiforme animal la respirent ; mais plus que tout encore le superbe

étranger aux yeux pleins de sens, à la marche flottante, aux harmonieuses lèvres tendrement closes. Comme un roi de la terrestre nature elle appelle toute force à d'innombrables métamorphoses, noue et dénoue d'infinies alliances, entoure de sa céleste image tout être de la terre. Sa présence seule révèle la merveilleuse magnificence des empires du monde. »

Que risibles ici ces hurlements d'ocre au soleil qui réjouissent la naïveté barbare de tels plein-airistes des nôtres ! Les petites taches de couleur ne sauraient clamer cet hymne :

Prodigieuse sérénité, émotion sainte du génie ! Mais qui dira par quel prestige d'art le maître merveilleux sut évoquer la magie de cette immensité radieuse !

cadres, où l'or rutilé en gloire au caprice des lignes harmonieuses.

L'œuvre de Böcklin évoque les splendeurs de la Renaissance et il est malaisé de déterminer sa place dans l'art contemporain.

Le héros naquit dans un désert et tira toute sa gloire de sa propre âme.

La santé joyeuse, la force, l'absolu des formes immortelles, la vie enfin, profonde, multiforme, tragique et joyeuse, ainsi se résume l'art de Böcklin en face des gracieuses et mièvres décorations préraphaélites.

Ses tableaux seraient mal en place en des cadres appâlis sur les murs unis de cottages anglais : ils veulent tout le faste de la Renaissance, tout l'or des Versailles et des Louvre. Il leur faut de somptueux

Nous descendions doucement au fil d'une eau limpide et naïve. Nous avons exploré des contrées étranges et merveilleuses. De gracieuses femmes pensive drapaient d'ample pourpre leurs corps frêles qu'eût brisés la volupté. Il y avait de calmes paysages de rêve. Au fond d'allées songeuses de menus cottages nous gardaient leur paix fragile, des fleurs et des paons se magnifiaient aux simples tapis des murailles et des artistes eurent assez d'humilité pour

s'adonner à orner de meubles exquis et  
simples nos foyers paisibles.

Et pendant que nous descendions au  
fil de l'eau limpide en suivant de l'âme  
le vol des libellules ou la chanson de  
quelque neuve esthétique, des héros s'en  
revinrent des longs combats dans l'orgueil  
de leurs armures, qui nous réveillèrent  
de notre nonchalant bonheur.

Lors, des voix grandirent parmi nous :

Ah ! fuir, fuir ceux qui nous prêchent  
la mort et tout ce qui n'est pas toi, vie  
radieuse !

Et ceux dont le geste onctueux dispense  
le sommeil aux voluptés lasses et molles,  
et les tucurs du désir, les chantres du  
n'être-plus et tout le cortège ambigu des  
subtilités perverses et les hérauts aussi  
des dérisoires virginités et tous ceux qui  
nous disent de mortifier la chair splen-  
dide et désirable.

Car nous sentons les ailes des immenses destins aventureux qui frôlent nos fronts et vers les splendeurs à venir nous voulons vivre en force en santé et en beauté.

Toute la joie et tout le rêve et toute la beauté vivent et vibrent aux rythmes de la nature prodigieuse. Immenses comme elle, que notre désir et notre amour s'en aillent vers son désir et son amour.

Race vile des profanateurs de l'alme déesse, tous ceux qui amendent la vie, impurs et aveugles phantasmes des nuits, moralistes, ascètes, sauveurs, niais ! — Arrière troupeau immonde, grimaçants manieurs de disciplines impies !

Car voici venir les jeunes héros ! Vers l'autel des dieux vengeurs ils marchent dans leur orgueil et leur joie et leurs voix profondes chantent vers quels horizons lointains, la vie divine, la vie en beauté.

Fut imprimé et tiré à

300 exemplaires

à L'IMPRIMERIE COOPÉRATIVE

Math. THONE, gérant

rue Saint-Etienne, 4, à Liège

et achevé le 20 août 1895.